

# IN FINE

(A la fin)



Il souffrait d'avoir un teint mat et une chevelure frisée durant l'année 1954.

Il avait vingt ans, il était de retour d'Allemagne où il venait d'accomplir son service militaire. Il pensait alors que l'on lui avait volé une partie de sa jeunesse. Certains disaient que ces années étaient les plus belles de la vie.

Voilà une semaine qu'il avait repris son travail. Le gouvernement de cette époque avait lancé depuis quelques mois une grande opération de pacification en Algérie. On parlait de rappelé les derniers contingents venant d'être libérés.

Henri était heureux d'avoir retrouvé la vie civile. Il était absorbé dans ses pensées, de devoir de nouveau se retrouver dans l'armée, mais cette fois dans une situation plus dangereuse. Debout, accroché acrobatiquement à la barre centrale du wagon du métropolitain, pris en sandwich entre une femme d'un certain âge avec une opulente poitrine, et un vieux monsieur distingué, bien mis, très BCBG. Il portait à la boutonnière la célèbre rosace rouge de la Légion d'honneur. Après avoir été transporté sans que ses pieds touchent le sol, d'un côté à l'autre de cet espace réduit, chaque fois qu'une personne devait fendre la foule pour descendre à la station suivante. Puis le manège recommençait dans l'autre sens, lorsque les personnes qui attendaient sur le quai montaient dans le compartiment bondé, en poussant ; ce qui faisait encore plus se compresser l'un contre l'autre, en ne sachant comment positionner ses mains. Car il y avait des mains baladeuses qui trouvaient quelques fois des amateurs ou amatrices à ce jeu et, d'autrefois des hurlements, des invectives et souvent des jurons fusaient dans une grande indifférence des gens.

Alors qu'une nouvelle vague de voyageurs venait de le déstabiliser en lui faisant perdre le contact physique des deux agréables oreillers de sa voisine, le vieux monsieur se mit à crier en gesticulant de ses deux bras levés au-dessus de sa tête, son corps étant pris en étau par ceux de ses voisins.

- Au voleur. Au voleur.

Immédiatement et instinctivement tous les voyageurs proches se jaugèrent du regard exprimant leur innocence. Dans ces cas publics, la meilleure façon de se disculper c'est de faire accuser un maillon faible. Ainsi, la majorité des gens vont s'unir immédiatement afin d'être disculpés et de faire porter les soupçons sur une personne décalée.

Ce fut le cas.

Avec sa gueule de métèque, tous les regards convergèrent sur Henri et plus particulièrement celui du vieux monsieur BCBG. Henri ne devait pas répondre à ses critères d'homme honnête. L'unanimité de l'opinion du groupe était faite.

Les regards maintenant menaçant le désignaient comme étant le coupable, sans aucune hésitation.

Après les cris, et l'instant fugace d'accusation dans un silence complice, le vieux monsieur informa l'assistance de l'objet du vol.

- On m'a volé ma montre en or dans mon gousset. Que personne ne sorte.

Suivit un brouhaha, chacun exprimant sa désapprobation d'un tel acte. Mais aussi, pour d'autres raisons plus personnelles comme d'être en retard au travail.

Le vieux monsieur vociférait tellement, que les personnes devant les portes d'entrée s'opposèrent à leur ouverture.

A cette époque, il y avait encore des poinçonneurs de billets à l'entrée des quais et des chefs de gare dans les stations à correspondance. C'est dans l'une d'elles, que l'on ouvrit les portes afin d'expulser le volé et le voleur et que tous les autres puissent continuer leur trajet.

Cette attitude générale permit au vieux monsieur et aux personnes environnantes de s'écarter de lui, le désignant implicitement comme le coupable.

Devant l'unanimité de la foule désignant Henri, le vieux monsieur se convainquit de sa culpabilité. Il l'agressa verbalement et l'accusa sans vergogne.

- Jeune homme, vous êtes un voleur.

La foule acquiesça de la tête dans un lourd silence.

Henri avec la candeur de son âge et sa naïveté répliqua :

- Je ne vous ai rien volé. Fouillez-moi ?

- Vous devez avoir un ou une complice, à qui vous lui avez remis.

- Je ne suis pas un voleur et je n'ai pas de complice, monsieur.

Lui aussi, aurait pu désigner n'importe qui. Cela ne lui vint même pas à l'esprit.

C'est bien plus tard, qu'il comprit que la foule s'était liguée contre lui, pour éviter un retard à leur travail ; si par surcroît, il fallait témoigner à la police, quelle perte de temps. Certaines vieilles femmes étaient à deux doigts de confirmer qu'elles l'avaient vu faire. Afin d'échapper à la contrainte du témoignage, tous et toutes appuyèrent l'accusation du vieux monsieur.

- Vous avez raison monsieur, c'est lui. Ce ne peut être qu'un jeune. A notre époque, il leur manque l'éducation. Ils se croient tous permis, etc...

Une fois la rame du métro immobilisée, le vieux monsieur demanda que l'on tire le signal d'alarme afin d'avertir le Chef de station. Qui à son tour avertirait le commissariat de police.

A l'arrêt les portes s'ouvrirent. Beaucoup de personnes descendirent pour simplement laisser un grand passage pour qu'Henri quitte le wagon comme un pestiféré.

Le Chef de Station arriva en courant, sa casquette blanche vissée sur sa tête.

Signe de l'autorité dans l'univers métropolitain.

Le vieux monsieur, lui expliqua, que ce jeune homme, lui avait volé sa montre à gousset en or : une montre de famille de grande valeur.

La foule approuvait.

- C'est lui le voleur. C'est ce jeune homme, là.

Il y eut, c'est vrai, quelques timides protestations de gens sensés. Sans grande conviction, qui se perdirent dans le vacarme.

Il était immobile dans son petit costume, bien cravaté. Il pensait qu'après son service militaire et sa tenue correcte, il était devenu un citoyen comme les autres. Erreur. Ces autres le désignaient du doigt. Pour eux il était un voleur.

Cette stupéfaction lui avait complètement paralysé l'esprit. Il cherchait bêtement, comment l'on appelle une telle attitude de la foule.

Le Chef de station somma Henri et le vieux monsieur de descendre.

Alors que la rame était repartie, ils durent attendre l'arrivée des deux agents de police en uniforme, qui les escortèrent jusqu'au bureau vitré au milieu du quai.

Ils firent entrer Henri, qui resta debout devant le bureau où le Chef de station remplissait un formulaire avec les informations relevé sur sa carte d'identité, malgré qu'il lui répétait, qu'il n'avait rien volé. Qu'on le fouille.

Après cette formalité administrative laborieuse, ils le firent asseoir sur la banquette du quai près du vieux monsieur. A qui il demanda s'il confirmait sa plainte de vol contre lui ?

Celui-ci acquiesça par un, - Bien évidemment.

Puis, le Chef de station leur demanda de restés assis, en attendant qu'il termine de remplir la plainte et ajouta que le panier à salade viendrait les chercher pour les conduire au commissariat pour enregistrer la déposition du plaignant. Son rôle s'arrêtait là.

Les deux policiers se postèrent au bout du quai, bloquant ainsi la sortie, au cas où le voleur présumé tenterait de s'enfuir. Alors qu'Henri aurait pu le faire en sautant dans la rame suivante.

Ils étaient assis l'un près de l'autre. Après un long silence, ce qui permit à Henri de se calmer et retrouver ses esprits. Cet événement incroyable l'avait ébranlé.

Il s'adressa au vieux monsieur,

- Monsieur, puis-je vous exprimer ma pensée ?

- Pourquoi faire ?

- Parce que maintenant que nous sommes seuls et sans témoin, je veux vous confirmer que je n'ai pas volé votre montre. Avec votre attitude pas très digne vous avez laissé filer le vrai voleur. Je suis désolé pour vous. Avec la manière débile des voyageurs de m'accuser injustement, vous n'avez pas pensé à obliger deux personnes à descendre pour témoigner. Monsieur, vous n'avez aucune preuve contre moi et on refuse de me fouiller.

- Je ne m'inquiète pas, la police retrouvera les témoins, s'il le faut.

- Je ne crois pas. Ces gens ne témoignent jamais, ils n'accusent que verbalement.

Le vieux monsieur ayant baissé la tête, Henri se pencha pour observer son visage. Il remarqua alors qu'il portait à sa boutonnière la distinction de la Légion d'honneur. Il fut étonné et s'énerma un peu, qu'un tel homme ait pu se laisser bernier par la foule. Il mit cela sur le compte de son âge avancé.

- Je suis très surpris, monsieur, avec tout le respect que je vous dois, de constater que vous êtes porteur de la Légion d'honneur. Comment un homme comme vous s'est-il laissé avoir par ces personnes ? Je vous le répète et vous jure, que je ne suis pas votre voleur.

Le vieux monsieur ne répondit pas, alors il se tut aussi.

Un lourd silence enveloppa les deux protagonistes. Avec les minutes qui passaient, ce long mutisme réciproque devint pesant.

Tandis que les rames de métro se succédaient, le temps leur parut bien long, chacun dans ses pensées. Le vieux monsieur se demandant certainement comment prouver qu'Henri était le voleur, et Henri cherchant désespérément comment convaincre la police qu'il était innocent. C'est alors que le vieux monsieur réagit bizarrement. Avec une certaine douceur dans la voix, plutôt avec une certaine retenue, il murmura,

- Jeune homme, j'ai une requête à vous formuler. Vous avez remarqué ma Légion d'honneur et vous me l'avez signalé avec respect. Ce qui a déclenché dans mon cerveau un déclic. C'est alors que des images me revinrent à l'esprit, me remémorant ma préparation ce matin et, effectivement la Légion d'honneur y joue un rôle.

Etonné de la subite volubilité de paroles du vieux monsieur, Henri l'écoutait silencieux, sentant une certaine évolution douceuse dans les intonations de sa voix. Le ton n'était plus le même. Quelque chose venait de changer la donne. Il reprit,

- Cette Légion d'honneur est un élément déterminant, ce matin comme je viens de vous le dire, puisque cela m'a fait souvenir, que j'ai changé de costume à la demande de mon épouse. Comme j'étais un peu en retard pour le rendez-vous avec mes administrateurs... je viens de me souvenir, il avala sa salive... que j'ai oublié ma montre dans un autre costume.

Henri fut surpris de l'aveu. Se moquait-il de lui, mais le vieux monsieur semblait désespéré, il s'excusait très humblement de son comportement.

- Il m'est difficile de me justifier car, comme vous le disiez très justement, je n'ai pas été très habile dans ma décision envers vous. Je pense que mon âge me joue des tours, pour ne pas dire des trous de mémoire. Jeune homme, je vous présente toutes mes excuses pour la bévue que je viens de commettre.

Henri était éberlué. On l'aurait été à moins. Il releva la tête pour observer celle de son accusateur, son visage était rouge de confusion avec de grosses gouttes de sueur, qui perlaient sur son front. Il reflétait la honte.

Henri sentit une immense poussée d'adrénaline, mais il s'efforça de garder son calme. C'était l'une des qualités que l'Armée lui avait enseigné. Réfléchir avant d'agir ou de répondre. Ce qu'il fit. Cela ne l'empêcha de répondre poliment, mais fermement.

- Je vous sais gré de votre franchise mais cela ne peut excuser votre comportement et la situation odieuse dans laquelle vous m'avez mis. Etre traité de voleur devant tous ces gens, je ne peux l'accepter. Donc, tout à l'heure au commissariat, c'est moi qui déposerais une plainte contre vous. Il y a un instant tous les voyeurs accusaient les jeunes, responsables de tous les maux de la terre.

- Ecoutez-moi jeune homme. Je suis une personnalité assez connue dans les milieux financiers. Il me serait préjudiciable qu'une telle affaire paraisse dans la presse. Je vous demande d'être compréhensif. Tenez, en guise de compensation de ce malentendu, je vous offre une somme de cinq mille francs (c'était l'époque du franc).

Henri fut vexé que l'on puisse acheter son honneur. Il répliqua,

- Monsieur vous croyez que l'on achète tout avec l'argent, surtout mon honneur ? N'oubliez pas que vous m'avez traité de voleur devant une cinquantaine de personnes. Ce nouveau geste me blesse encore plus.

- Ne vous emportez pas. Je suis vieux, je reconnais que j'ai fait une grosse bêtise. Vous n'allez quand même pas anéantir toute ma vie de travail par une décision trop hâtive. Pensez aussi à vous. Tenez, je vous fais de suite un chèque de huit mille francs.

- Monsieur, vous êtes révoltant. Si vous aviez été plus jeune, je vous aurais flanqué mon poing dans la figure. Est-ce que vous avez, un seul instant, pensé à ce que je deviendrais avec une casserole de voleur que je traînerais toute ma vie durant, pour un acte que je n'ai pas commis. Je vais vous donner une leçon sur la valeur de l'honneur par rapport à l'argent.

Le vieux monsieur sorti son stylo et son chéquier, qu'il posa sur ses genoux.

- Jeune homme je pourrais être votre père et peut-être votre grand père. Je peux vous dire avec l'expérience que j'ai tirée de ma vie ; ce que nous venons de vivre n'a d'importance que pour nous deux, seulement. Je reconnais mon erreur et vous libère de votre déshonneur, car tous les spectateurs de tout à l'heure, nous ont oubliés. Ce qui est primordial, c'est la conclusion que nous en tirerons. Vous êtes jeune et l'avenir vous ouvre les bras. Votre comportement m'a montré que vous êtes un garçon respectueux et cultivé. Je veux absolument réparer le préjudice moral que je vous ai injustement infligé. Je veux contribuer à votre engagement et peut-être à la réussite de votre vie. Je vous en prie acceptez ma dernière proposition, non comme un dédommagement mais comme le résultat d'une loterie, ainsi vous pourrez appréhender votre destin d'une manière plus aisée. Avec, encore une fois, mes plus humbles excuses.

Tout en parlant, il remplit le chèque et le signa, sans aucune hésitation.

Dix milles francs, c'était une petite fortune.

Henri avait vingt trois ans. Il rentrait dans la vie civile sans un sous. Le peu d'économie que sa mère avait réussie à mettre de côté avait vite fondue durant ses dix huit mois de service militaire. Il pensa un instant, au bonheur qu'une telle somme apporterait à ses parents et à lui. Il envisagea la vie différemment.

Il alla jusqu'à imaginer ce que pourrait être les jours prochains à la maison par rapport à l'impact de son honneur bafoué, mais, connu de lui seul.

En réalité, il essayait de se convaincre d'accepter.

Le seul argument, qui le faisait réfléchir et lui donnait satisfaction, c'était, que seul lui connaîtrait la provenance de cet argent. Il n'avait d'ailleurs de compte à rendre à personne sauf à ses parents. Henri s'aperçut que le vieux monsieur l'observait d'un regard bienveillant, comprenant le combat qu'il livrait avec sa conscience, et devina qu'il avait compris quelle était sa décision.

Le vieux monsieur sans un mot détacha le chèque et le lui tendit.

Le cœur d'Henri battait la chamade. Il venait de gagner une fortune sans rien faire.

Le vieil homme lui sourit.

Henri le lui rendit, en tendant le bras pour prendre le chèque.

A cet instant précis où la main d'Henri attrapait le chèque... la sonnerie du téléphone le réveilla.

*Si une nuit vous rêvez comme lui, surtout ne vous réveillez pas.*

**Serge KUTNERAN**